On ignore le temps employé à bâtir le palais; mais plus de deux cent mille ouvriers y travaillèrent, dit-on (34). Les monarques tezcucans, comme ceux de l'Asie et de l'ancienne Égypte, disposaient de grandes masses d'hommes; ils employaient parfois toute la population d'une ville conquise, sans en excepter les femmes, aux travaux publics (35). Tant de gigantesques monuments d'architecture n'auraient jamais été élevés par les mains d'hommes libres.

Les logements des enfants du roi attenaient au palais. Ses nombreuses femmes ne lui avaient pas donné moins de soixante fils et de cinquante filles (36). On leur apprenait tous les exercices; on s'efforçait de leur donner les talents assortis à leur position, et on y ajoutait, ce qu'on ne comprendrait guère dans une éducation royale de l'autre côté de l'Atlantique, l'art de travailler les métaux, la bijouterie et la mosaïque en plumes. Tous les quatre mois, la famille entière du roi, sans excepter ses plus jeunes enfants, et tous les officiers attachés à sa personne, se réunissaient dans un des grands salons du palais pour entendre prononcer un discours par un orateur qui, sans aucun doute, était un prêtre. Les princes, en cette occasion,

M. Bullock, sont encore entières et couvertes d'un ciment très-dur, semblable à celui des anciens édifices romains... La grande église située tout auprès a été presque entièrement construite avec les matériaux du palais. La plupart sont des pierres sculptées qu'on peut voir encore dans les murs, mais dont les ornements sont pour la plupart tournés en dedans. Notre guide nous apprit que, lorsqu'on voulait se bâtir une maison à Tezcuco, les ruines du palais servaient de carrière. » *Six mois au Mexique*, ch. 26. Voir aussi Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 45.

(34) Ixtlilxochitl, Ms., ubi supra.

(35) « Ainsi, pour punir les Chalcas de leur rébellion, toute la population, hommes et femmes, dit le chroniqueur si souvent cité, fut forcée de travailler aux édifices royaux pendant quatre années; et, durant tout ce temps, de vastes greniers furent destinés à pourvoir à leur subsistance. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 46.

(36) Si le peuple, en général, était peu enclin à la polygamie, le souverain, il faut l'avouer, et il en était de même au Mexique, n'imitait pas la continence de ses sujets.

étaient tous vêtus de *nequen*, la plus grossière étoffe du pays. Le prédicateur s'étendait sur les règles de la morale, sur le respect des dieux, indispensable aux personnes que leur rang appelait à servir d'exemple. Il glissait à l'occasion dans son homélie des allusions personnelles, si quelque membre de son auditoire avait commis une faute grave. Le monarque lui-même n'était pas exempt de cette salutaire admonestation; l'orateur lui rappelait hardiment que son premier devoir était le respect des lois : loin d'en prendre ombrage, le roi, recevait la leçon avec humilité, et l'éloquence de l'orateur, à ce qu'on nous assure, faisait souvent fondre l'auditoire en larmes (37). Cette curieuse scène nous rappelle un usage semblable du despotisme asiatique et du despotisme égyptien, lorsque le souverain daignait, en certaines circonstances, abaisser un moment l'orgueil du trône et se laisser rappeler qu'il était mortel (38). C'était une consolation pour les sujets de voir ainsi, même pour un instant, leur roi descendre à leur niveau; et il en coûtait peu à ce dernier, trop élevé au-dessus de son peuple pour craindre cette courte familiarité. Un pareil acte d'humilité publique serait plus difficile à obtenir d'un monarque moins absolu.

Le goût de Nezahualcoyotl pour la magnificence se manifestait dans ses nombreuses villas, embellies de tout ce qui peut concourir aux délices de la vie champêtre. Sa résidence favorite était Tezcotzinco, montagne conique située à deux lieues environ de la capitale (39); elle était disposée en terrasses ou jardins suspendus auxquels on montait par cinq cent vingt marches, la plupart taillées dans la roche porphyri-

(37) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 37.

(38) Les prêtres égyptiens étaient plus courtisans, et tandis qu'ils demandaient au ciel toutes sortes de vertus royales pour le prince, ils rejetaient le blâme des fautes commises sur les ministres. « Ce n'était pas, dit Diodore de Sicile, par l'amertume du reproche, mais par l'attrait de la louange qu'ils décidaient les rois à réformer leur vie. » Liv. 1, chap. 70.

(39) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 42.

tique (40). Le jardin, planté au sommet, renfermait un réservoir d'eau entretenu par un aqueduc d'une longueur de plusieurs milles, jeté avec hardiesse à travers collines et vallées, sur d'énormes piles de maçonnerie. Un vaste rocher s'élevait au milieu du bassin; on y avait sculpté des hiéroglyphes représentant les années du règne de Nezahualcoyotl et les principaux exploits de sa vie (41). A un niveau plus bas, se trouvaient trois autres réservoirs, et, au milieu de chacun d'eux, une statue de femme en marbre, emblème des trois états alliés. Un autre bassin contenait un lion ailé taillé dans le roc solide et portant dans sa gueule le portrait de l'empereur (42). Son portrait avait été exécuté en or, en bois, en mosaïque de plumes et en pierre; mais c'était là le seul de ses portrait qui lui plût.

L'eau de ces grands bassins était distribuée par de nombreux canaux dans tout le jardin ou tombait en cascades le long des rochers, répandant une rosée féconde sur les fleurs et les arbrisseaux odorants. Dans les profondeurs de cette solitude embaumée, on avait élevé des portiques et des pavillons de marbre et creusé dans le porphyre solide des bains que les ignorants indigènes appellent encore « les bains de Montezuma » (43). On descendait par des marches taillées

(40) « Quinientos y veinte escalones. » Davilla Padilla, *Historia de la provincia de Santiago*. Madrid, 1596, lib. 2, cap. 81.

Cet écrivain, qui vivait au seizième siècle, a compté lui-même les degrés. Ceux qui n'étaient pas taillés dans le roc s'écroulaient, et tout l'édifice était déjà tombé en ruines.

(41) Au sommet de la montagne, d'après Padilla, s'élevait l'image d'un *coyolt*, animal ressemblant au renard, qui, d'après la tradition, représentait un Indien fameux par ses jeûnes. Cette image fut détruite, comme un reste d'idolâtrie, par ce terrible iconoclaste, l'évêque Zumarraga. (*Hist. de Santiago*, lib. 2, cap. 81.) La figure dont il s'agit était vraisemblablement l'emblème de Nezahualcoyotl lui-même dont le nom, comme nous l'avons dit ailleurs, signifiait « renard affamé. »

(42) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 42.

(43) Bullock parle d'un beau bassin de douze pieds de long sur huit de large, au centre duquel se trouvait un puits de cinq pieds sur quatre, profond, etc. Latrobe décrit les bains comme deux bassins isolés de deux pieds et demi environ de diamètre, trop petits pour un monarque d'une taille plus développée que celle d'Oberon. (*Six mois au Mexique*, chap. 26; et le *Rambler in Mexico*, lett. 7.) Ward est à peu près d'accord avec lui. (*Le Mexique en* 1827. Londres, 1828, vol. 2, p. 296.) Cela m'est encore confirmé par des renseignements pris sur les lieux.

dans la pierre vive et d'un poli si brillant, qu'elles réfléchissaient les objets comme des miroirs (44). Vers le pied de la montagne, au milieu de bosquets de cèdres, dont les rameaux gigantesques jetaient une ombre rafraîchissante sur la verdure dans les plus brûlantes saisons de l'année (45), s'élevait la villa royale avec ses légères arcades et ses salles ouvertes à tous les parfums des jardins. C'était là que le monarque déposait souvent le fardeau des affaires au milieu de ses femmes favorites, se reposant pendant la chaleur du jour sous les ombrages de son paradis, ou se mêlant, aux heures plus fraîches du soir, aux jeux et aux danses; c'était là qu'il recevait les rois alliés de Mexico et de Tlacopan, c'était là qu'il se livrait avec eux aux plus mâles plaisirs de la chasse dans les magnifiques forêts qui entouraient la villa sur une étendue de plusieurs milles et déployaient toute la majesté d'une végétation primitive; c'était encore là qu'il se rendait dans les dernières années de sa vie, quand l'âge eut tempéré son ambition, calmé l'ardeur de son sang, pour poursuivre, dans la solitude, l'étude de la philosophie et puiser la sagesse dans la méditation.

La vérité de ces récits extraordinaires sur l'architecture

(44) « Grados hechos de la misma peña tan bien gravadas y lizas que parecian espejos. » Ixtlilxochitl, Ms., *ubi suprà*. Les voyageurs que nous venons de citer font remarquer le beau poli conservé par le porphyre.

(45) Padilla remarqua, parmi les ruines, des poutres entières de cèdre de quatre-vingt-dix pieds de long sur quatre de diamètre; quelques-uns des lourds portiques étaient faits d'une seule pierre. (*Hist. de Santiago*, lib. 11, cap. 81.) Pierre Martyr parle d'une énorme solive de bois employée dans la construction des palais de Tezcuco, qui avait cent vingt pieds de long sur huit de diamètre. Ce qu'on disait de cette poutre et d'autres pièces de bois énormes était si étonnant, ajoute-t-il, qu'il ne s'était décidé à le croire que sur les témoignages les plus irrécusables. (*De Orbe Novo*, dec. 5, cap. 19.)

tezcucane est confirmée par les ruines qui couvrent encore la colline de Tezcotzinco ou sont à demi enterrées sous le sol. Elles fixent peu l'attention des habitants; car leur véritable histoire est depuis longtemps oubliée d'eux (46); mais le voyageur que la curiosité attire en ces lieux recherche leur origine, et lorsque son pied heurte de vastes fragments de porphyre ou de granit sculptés, il attribue ces débris aux races primitives, dont l'architecture colossale couvrait le pays longtemps avant l'arrivée des Acolhues et des Aztéques (47).

Les princes tezcucans avaient d'ordinaire un grand nombre de concubines; mais une seule femme légitime dont les enfants étaient appelés à recueillir la couronne (48). Nezahualcoyotl ne se maria que très-tard; il fut trompé dans un premier amour : la princesse qu'on avait élevée en secret pour partager son trône donna sa main à un autre. Le monarque outragé ayant soumis la cause au tribunal chargé de prononcer sur ces questions, il fut prouvé que les nouveaux époux ignoraient la haute destinée promise à la dame, et le tribunal, avec une indépendance qui fait honneur à la fois aux juges qui portèrent la sentence et au monarque qui la subit,

(46) Il est fort à regretter que le gouvernement mexicain soit si peu curieux d'antiquités indiennes. Que n'obtiendrait-on pas avec un petit nombre de bras demandés aux garnisons oisives des villes voisines et employés à fouiller ce terrain, « le mont Palatin » de Mexico! Mais, par malheur, le règne de l'apathie a succédé à celui de la violence.

(47) « Elles sont sans doute », dit M. Latrobe, parlant de ce qu'il appelle ces inexplicables ruines », plutôt d'origine toltéque que d'origine aztéque, et peut-être ferait-on mieux encore de les attribuer à un siècle plus reculé. » (*Rambler in Mexico*, lett. 7.) « Je pense, dit M. Bullock que c'était déjà là des antiquités avant la découverte de l'Amérique, les monuments d'un peuple dont l'histoire était perdue avant la fondation de la ville de Mexico. Qui pourra résoudre cette difficulté? » (*Six mois au Mexique*, ubi suprà.) Si nous prenons Ixtlilxochitl pour guide, rien de plus aisé. Nous y verrons qu'il faut vraisemblablement ici comme ailleurs remonter un peu plus haut que la conquête pour trouver l'origine d'antiquités qui se prétendent contemporaines de la Phénicie et de l'ancienne Égypte.

(48) Zurita, *Rapport*, p. 12.

acquitta le jeune couple. Cette anecdote a dans la suivante un fâcheux contraste (49).

Le roi dévorait son chagrin dans la solitude de sa belle villa de Tezcotzinco, ou cherchait une diversion à ses regrets dans les voyages. Un jour qu'il recevait une hospitalité brillante chez un puissant vassal, le vieux cacique de Tepechpan, celui-ci, pour rendre plus d'honneur à son souverain, fit asseoir au banquet une noble jeune fille, sa fiancée, qui, suivant l'usage du pays, avait été élevée sous son propre toit. Elle était du sang royal de Mexico et proche parente du monarque tezcucàn; ce dernier, captivé par sa grâce et ses charmes, conçut une violente passion pour elle. Il ne la découvrit à personne; mais, de retour dans son palais, il résolut de la satisfaire aux dépens de son honneur en écartant le seul obstacle.

Il envoya en conséquence au chef de Tepechpan l'ordre de prendre le commandement d'une expédition préparée contre Tlascala. Il donna en même temps pour instructions à deux chefs tezcucans de ne pas quitter le vieux cacique et de le conduire au fort de la mêlée, où il ne pouvait manquer de trouver la mort: il avait commis, disait-il, un crime capital; mais, par considération pour ses anciens services, le roi voulait lui épargner l'ignominie du supplice.

Le vieux cacique, qui vivait depuis longtemps dans la retraite au milieu de ses domaines, fut très-surpris de se voir appelé soudainement à entrer en campagne, lorsque tant de jeunes chefs restaient oisifs. Soupçonnant la cause de ce perfide honneur, il fit pressentir à ses amis, dans un festin d'adieu, la triste destinée qui l'attendait. Au bout de quelques semaines, la main de la jeune vierge fut à la disposition du monarque.

Nezahualcoyotl ne jugea pas prudent de rendre sa passion publique aussitôt après la mort de sa victime; il se borna à entrer en correspondance avec la princesse par l'entremise

(49) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 43.

d'une parente, et, manifestant la plus vive sympathie pour la douleur que devait lui causer une si grande perte, il lui offrit toutes les consolations en son pouvoir, c'est-à-dire son cœur et sa main. Le premier fiancé de la jeune fille était trop chargé d'années pour qu'elle fût inconsolable; elle ignorait d'ailleurs l'odieux complot tramé contre la vie du cacique, et après le délai voulu par la décence, elle se montra prête à remplir son devoir en épousant son royal parent.

Pour donner une apparence plus naturelle à ce mariage et prévenir tout soupçon, il fut convenu que la princesse se présenterait à la villa royale de Tezcotzinco sous prétexte d'assister à quelque cérémonie publique. Nezahualcoyotl se tenait au balcon du palais. Au moment où elle parut, feignant d'être pour la première fois frappé de sa rare beauté, il s'écria : « Quelle est donc cette jeune et ravissante créature qui vient d'entrer dans les jardins? » Ses courtisans s'empressèrent de lui apprendre le nom et le rang de l'inconnue. Il ordonna de l'introduire aussitôt dans le palais et de lui rendre les honneurs dus à sa naissance. Cette entrevue fut bientôt suivie d'une déclaration publique de la passion du monarque, et le mariage fut célébré avec une grande pompe en présence de toute la cour et des rois alliés de Mexico et de Tlacopan (50).

Cet épisode peu honorable de la vie de Nezahualcoyotl et qui rappelle l'amour adultère de David pour la femme d'Urie, est racontée avec les plus grands détails par le fils et le petit-fils du roi : Ixtlilxochitl n'a fait que reproduire leurs récits (51). Tous les deux flétrissent cette action comme la plus odieuse qu'ait jamais commise leur illustre ancêtre.

Le roi faisait exécuter sévèrement les lois, malgré son penchant naturel pour la clémence. Nombre d'anecdotes prouvent son zèle pour le bien-être de ses sujets, pour la découverte et la récompense du mérite dans les rangs les plus humbles. Souvent il parcourait sa capitale incognito, comme

(50) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 43.
(51) Ixtlilxochitl, *ubi suprà.*

le célèbre calife des « Mille et une Nuits, » pour tout voir par ses yeux (52).

Dans une de ces excursions, où il était accompagné d'un seul seigneur, il rencontra un jeune garçon qui ramassait du bois mort dans un champ pour faire du feu. Il lui demanda pourquoi il n'allait point dans la forêt voisine où il en trouverait en abondance. L'enfant répondit : « C'est la forêt du roi; il me punirait de mort si j'y prenais du bois. » Les vastes forêts royales de Tezcuco étaient protégées par des lois aussi sévères que celles de la dynastie normande en Angleterre. « Quel homme est donc ce roi? » demanda le monarque curieux d'apprendre l'effet de ces restrictions sévères sur sa popularité. « C'est un homme bien dur, repartit l'enfant; car il refuse à son peuple ce que Dieu lui a donné (53). » Nezahualcoyotl lui conseilla de ne pas s'inquiéter de ces lois arbitraires et de prendre du bois dans la forêt, d'autant plus qu'il n'y avait là personne pour le trahir. L'enfant refusa opiniâtrement d'en rien faire et finit par accuser le roi déguisé de vouloir lui tendre un piége.

Nezahualcoyotl, de retour au palais, se fit amener l'enfant et ses parents, bien étonnés de recevoir cet ordre. A peine admis en la présence du monarque, le jeune garçon reconnut quel était celui qui l'avait questionné et sa consternation fut grande. Le bon monarque, se hâtant de calmer ses craintes, le remercia de la leçon qu'il lui avait donnée; loua beaucoup son respect pour les lois, et après avoir fait également compliment aux parents de la manière dont ils avaient élevé leur fils, il les renvoya avec des marques de sa munificence. Plus tard, il adoucit la sévérité des lois forestières et permit de ramasser tout le bois tombé, sauf à respecter les arbres (54).

On raconte une autre aventure du roi avec un pauvre bû-

(52) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 46.
(53) Ixtlilxochitl, *loc. cit.*
(54) Ixtlilxochitl, cap. 46.

cheron et sa femme, qui avaient apporté leur petite charge de bois au marché de Mexicó. Le bûcheron se plaignait amèrement de la rigueur de sa destinée et de la peine qu'il avait à gagner sa misérable subsistance, tandis que le maître du palais devant lequel il se trouvait menait une vie oisive et jouissait sans travail de tous les biens du monde.

Il poursuivait ses lamentations, lorsque sa bonne femme lui fit observer qu'on pouvait l'entendre. Il était trop tard. Aucune parole n'avait échappé à Nezahualcoyotl. Caché derrière une jalousie, le roi s'amusait, selon sa coutume, à observer le bas-peuple qui trafiquait dans le marché. Il se fit amener à l'instant le couple grondeur. Le bûcheron et sa femme parurent tout tremblant devant lui. Nezahualcoyotl leur ayant demandé d'un ton sévère ce qu'ils avaient dit, ils confessèrent la vérité. Le roi les engagea alors à bien refléchir que, s'il disposait de grands trésors, il avait aussi de plus grands besoins; que, loin de mener une vie oisive, il était accablé sous le fardeau du gouvernement. Après leur avoir conseillé « plus de prudence à l'avenir, car les murs avaient des oreilles (55), » il ordonna à ses officiers d'apporter un ballot d'étoffe et une bonne provision de cacao (la monnaie du pays), et il congédia les vieillards en ajoutant : Allez maintenant. Avec le peu que vous avez, vous voilà riches, tandis qu'avec toutes mes richesses, je suis encore pauvre (56). »

Loin d'avoir la fureur d'accumuler, il dépensait ses revenus avec munificence, cherchant partout des objets dignes de ses largesses. Il secourait surtout les soldats estropiés; ceux qui, de manière ou d'autre, avaient fait quelque perte pour le service public, et, en cas de mort, il venait en aide à leurs familles. En revanche, il punissait les mendiants de profession avec une extrême rigueur (57).

(55) « Porque las paredes oian. » Ixtlilxochitl. L'existence de ce proverbe chez les aborigènes de l'Amérique est chose trop singulière pour qu'on ne soupçonne pas la fidélité du chroniqueur.

(56) Ixtlilxochitl, *ibid.*

(57) Ixtlilxochitl, *ibid.*

Un homme doué d'un esprit aussi éclairé que Nezahualcoyotl devait éprouver une vive répulsion pour les sanglantes superstitions empruntées par ses compatriotes aux Aztéques. Il fit tous ses efforts pour ramener son peuple au culte plus pur des Toltéques, et ne se laissa entraîner qu'une seule fois par le fanatisme des prêtres. Plusieurs années s'écoulèrent sans que la femme, dont il avait acheté la possession par un crime, le rendît père. Les prêtres attribuèrent la stérilité de sa couche à son peu de zèle pour les dieux du pays, que des sacrifices humains pouvaient seuls lui rendre propices. Le roi se laissa persuader, après une longue résistance, et le sang des captifs fuma de nouveau sur les autels. Mais ce fut en vain. Aussi, dans son désappointement amer, Nezahualcoyotl s'écriait-il : Ces idoles de bois et de pierre sont insensibles et sourdes. Comment auraient-elles créé les cieux, la terre et l'homme qui en est le seigneur? Ils ne peuvent être que l'ouvrage du dieu tout-puissant, inconnu, créateur de l'univers, le seul à qui je puisse demander des consolations et un appui (58).

Le roi se retira dans sa villa de Tezcotzinco, où il passa quarante jours dans les jeûnes et les prières, n'offrant de sacrifice que le doux encens de la gomme copale et d'autres gommes ou plantes aromatiques. On dit qu'il eut alors une vision, où l'accomplissement de ses vœux lui fut promis. La reine lui donna en effet un fils, et cet heureux événement fut suivi de la bonne nouvelle du triomphe de ses armes sur un point où elles avaient récemment subi un échec (59).

Ainsi fortifié dans ses premières convictions religieuses, il les professa ouvertement, et se montra désireux d'arracher ses sujets à leurs dégradantes croyances pour y substituer une foi

(58) Ms. de Ixtlilxochitl.

(59) Ms. de Ixtlilxochitl.

Le manuscrit que nous citons est un des nombreux manuscrits laissés par l'auteur sur les antiquités de son pays. Il fait partie d'une volumineuse compilation rédigée au Mexique par le père Vega en 1792, par ordre du gouvernement espagnol.

plus pure. Il fit bâtir un temple auquel il donna la forme pyramidale ordinaire, mais on éleva au sommet une tour de neuf étages pour représenter les neuf divisions du ciel. Un dixième étage était surmonté d'un toit peint en noir et parsemé d'étoiles dorées à l'extérieur, et incrusté intérieurement de métaux et de pierres précieuses. Il dédia ce temple au « Dieu inconnu, à la cause des causes (60). » Il est à supposer, d'après l'emblème qui couronnait la tour et d'après le sens de certains vers, que nous citerons tout à l'heure, qu'à l'adoration de l'Être suprême le roi mêlait le culte des astres en usage chez les Toltéques (61). Il fit placer au haut de la tour plusieurs instruments de musique, dont le son, joint aux vibrations d'un métal sonore sous les coups d'un marteau, appelait les fidèles aux heures de prière (62). Toutes les images étaient exclues d'un édifice consacré au « Dieu invisible, » et il était défendu au peuple de profaner ses autels par d'autres offrandes que des fleurs, ou le parfum des gommes.

Nezahualcoyotl passa le reste de ses jours dans les délicieuses solitudes de Tezcotzinco, se vouant à l'étude de l'astronomie, de l'astrologie aussi sans doute, et à la méditation de sa destinée immortelle. Nous citerons un des chants ou plutôt un des hymnes inspirés au vieux roi par ses rêveries solitaires. La vie n'a plus pour lui que des regrets, et c'est vers le monde situé au delà du tombeau qu'il tourne les yeux.

« Toutes les choses de ce monde ont un terme rapide. Au

(60) « Al Dios no conocido, causa de las causas. » Ms. de Ixtlilxochitl.

(61) Leurs premiers temples furent dédiés au soleil; ils adoraient la lune comme sa femme et les étoiles comme ses sœurs. (Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 25.) On suppose que les ruines qui existent encore à Teotihuacan, à sept lieues de Mexico, étaient des temples élevés par cet ancien peuple, en l'honneur de ses deux grandes divinités. (Boturini, *Idée*, p. 42.)

(62) Ms. de Ixtlilxochitl.

C'était évidemment un *gong*, dit M. Ranking, qui marche avec une rare assurance sur les *suppositos cineres*, dans la voie des antiquités. Voyez ses *Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, etc., etc., par les Mongols*. Londres, 1827, p. 410.

milieu de leur vaine splendeur, la vie les abandonne; elles tombent en poussière. Ce vaste univers n'est qu'un sépulcre, où tout ce qui s'agite à la surface sera bientôt enseveli. Les rivières, les torrents, les ruisseaux se précipitent vers leur destinée commune. Aucun ne remonte à sa source fortunée; tous courent se perdre dans le sein profond de l'Océan. Ce qui était hier, n'est plus aujourd'hui. Ce qui est aujourd'hui, ne sera plus demain. Les cimetières sont pleins de la vile poussière de corps autrefois animés par des âmes vivantes, qui occupaient des trônes, présidaient des conseils, dirigeaient des armées, subjuguaient des provinces, se faisaient adorer comme des dieux, enflés par les chimères du luxe, de la puissance, de l'empire.

» Toutes ces gloires se sont éteintes comme la terrible flamme du cratère du Popocatepetl, sans laisser d'autre trace de leur existence qu'une page dans les chroniques.

» Les grands, les sages, les vaillants, les beaux... hélas! où sont-ils? ils sont mêlés à la terre. Le même sort nous attend, et ceux qui viendront après nous. Mais prenons courage, nobles et illustres chefs, amis vrais et fidèles sujets; aspirons à ce ciel, où tout est durable, où la corruption ne peut atteindre. Les horreurs de la tombe ne sont que *le berceau* du soleil, et les sombres ténèbres de la mort les brillantes clartés des étoiles (63). »

Ces dernières paroles offrent une allusion mystique à la superstition des demeures du soleil.

(63) Le texte original et une traduction espagnole de ce poëme furent publiés pour la première fois, je pense, dans un ouvrage de Granados y Galvez, *Tardes americanas*. Mexico, 1778, p. 90 et seq. L'original est dans la langue otomie, et il a été inséré, ainsi que la traduction espagnole et une version française, dans l'appendice de l'*Histoire des Chichemèques*, traduite d'Ixtlilxochitl, par M. Ternaux-Compans, t. 1, 359-367. Bustamante, qui a aussi publié la version espagnole dans sa *Galeria de antiguos principes mejicanos*. Puebla, 1821, p. 16-17, l'appelle « l'ode de la fleur, » récitée, dit-il, à un banquet des principaux nobles tezcucans. Si cette dernière ode toutefois est la même que mentionne Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 45,

Vers 1470 (64), Nezahualcoyotl, plein de jours et de grandeurs, sentit sa fin approcher. Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis son avénement au trône de Tezcuco. Son royaume était alors déchiré par les factions, courbé sous le joug d'un tyran étranger. Il avait brisé ce joug; il avait donné à la nation une nouvelle vie, rétabli ses anciennes institutions, étendu au loin son territoire. Il avait vu fleurir son commerce et son agriculture; il avait vu ses rapides progrès dans les voies de la civilisation; et, sans trop d'orgueil, il pouvait attribuer la majeure partie de ces bons résultats à son gouvernement sage et bienfaisant. Parvenu maintenant au terme de sa carrière, il pouvait se reposer, glorieux comme le soleil, après les nuages de son matin et les splendeurs de son midi.

Peu de temps avant sa mort, il réunit autour de lui ceux des enfants de ses concubines qu'il estimait le plus, ses principaux conseillers, les ambassadeurs de Mexico et de Tlacopan, et son fils, en bas âge, héritier de la couronne, la seule postérité qu'il eût de la reine. Le jeune prince, à peine âgé de huit ans, donnait déjà de grandes espérances (65).

Après avoir embrassé tendrement cet enfant, Nezahualcoyotl mourant le couvrit des insignes de la royauté. Il accorda ensuite une audience aux ambassadeurs, et lorsqu'ils se furent retirés, il pria l'enfant de lui répéter la substance de ce qui avait été dit. Il lui donna des conseils assortis à son âge, mais qui, se gravant dans son esprit, devaient l'éclairer un jour

elle doit avoir été écrite dans la langue tezcucane. Il est peu probable, en effet, que la langue otomie, dialecte indien si différent des dialectes de l'Anahuac, bien que familier au royal poëte, eût pu être comprise par un auditoire composé de ses compatriotes.

(64) Une date approximative est tout ce qu'on peut espérer lorsqu'on suit un guide tel que Ixtlilxochitl. Sa chronologie est parfois inexplicable. Ainsi, par exemple, après nous avoir raconté que Nezahualcoyotl avait quinze ans lorsque son père fut tué en 1418, il nous dit ailleurs qu'il mourut à l'âge de soixante et onze ans, en 1445! *Instar omnium*, Voyez *Hist. chich.*, Ms., cap. 18, 19, 49.

(65) Ms. de Ixtlilxochitl. Voyez aussi *Hist. chich.*, Ms., cap. 49.

dans le gouvernement de son royaume. Il le conjura de ne pas négliger le culte du « Dieu inconnu, » témoignant lui-même le regret d'avoir été indigne de le connaître, et se déclarant convaincu qu'un jour viendrait ou ce Dieu serait adoré dans tout le pays (66).

S'adressant alors à celui de ses fils en qui il avait placé le plus de confiance, et qu'il avait choisi pour régent du royaume : « A compter de cette heure, lui dit-il, vous remplirez les fonctions que j'ai remplies; vous serez le père de cet enfant, vous lui apprendrez à bien vivre, et c'est par vos conseils qu'il gouvernera l'empire. Occupez sa place et soyez son guide jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de gouverner lui-même. » Puis se tournant vers ses autres enfants, il leur recommanda d'être unis entre eux et attachés à leur prince. « Soyez-lui fidèles, ajouta-t-il, et il vous maintiendra dans vos droits et vos dignités (67). »

Sentant sa fin arrivée, il dit encore : « Point de vaines lamentations après ma mort; faites entendre des chants de joie. Montrez un esprit ferme; que les nations que j'ai subjuguées ne vous croient pas découragées, mais reconnaissent au contraire que chacun de vous est assez fort pour les maintenir dans l'obéissance. » L'esprit indompté du monarque se manifesta dans l'agonie même; mais ce grand cœur se sentit faiblir en disant un dernier adieu à ses enfants et à ses amis; des larmes de tendresse tombèrent de ses yeux. Lorsqu'ils se furent retirés, il ordonna aux officiers du palais de ne plus laisser entrer personne; et, bientôt après, il expira dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante-troisième de son règne (68).

Ainsi mourut le plus grand monarque, et, si l'on pouvait effacer une tache honteuse, le plus vertueux peut-être qui se soit assis sur un trône indien. Son portrait a été tracé avec assez d'impartialité par son parent, le chroniqueur tezcucan.

(66) Ms. de Ixtlilxochitl.

(67) Ms. de Ixtlilxochitl, *ubi suprà*. Voyez aussi *Hist. chich.*, cap. 49.

(68) *Hist. chich*, cap. 49.